

# Le Dieu de la Terre

## 1.

Dans ces moments-là, je me sens comme libéré d'un poids éternel. Au milieu de la nuit du ciel, je laisse l'astre argentin déposer sur mon visage un voile dense et transparent, je laisse ses infinies particules venir inonder mes pensées, mes regrets. Je sens mon cœur qui s'allège enfin.

Assis à ma fenêtre, face à la lune pâle, ma peau s'étire, grandit, mes poils s'affirment, se hissent, mes yeux brillent doucement et s'apaisent. Je laisse mon imagination dériver, tanguer dans l'éclat blafard de cette belle sphère flottante. Mille rameaux semblent pousser en moi et vouloir naître pour la rejoindre.

Chez les Indiens du Soleil, l'hypnose lunaire est le présage de quelque manifestation maléfique, le signe d'une emprise non désirée, d'une transe dangereuse ou interdite.

Mais les coutumes et les croyances varient d'une tribu à l'autre, et je ne suis pas spécialiste. Je sais cependant que les cultes voués aux divinités célestes chez les Indiens étaient toujours respectés, et que les chamans au visage rouge défiaient le pouvoir de la Terre-Mère grâce à l'incantation de forces astrales et oniriques.

La Lune, le Soleil, les Étoiles et la Terre s'affrontaient pour toujours dans le cœur des hommes-magiciens ; mais la plupart du temps, ces forces s'équilibraient et justifiaient l'existence d'autres dieux.

À la nuit tombée, hommes, femmes et enfants se groupaient pour former des cercles d'énergie et de rêve, concrétisant leurs espoirs imaginaires et offrant en sacrifice leurs plaies quotidiennes aux beautés de la Lune.

La journée, ils subissaient la dureté du Soleil qui poussait leurs épaules nues vers le sol, aiguisant les pointes des montagnes rocheuses, transformant les pierres en acier brillant et aveuglant, laissant un goût de métal dans la bouche de ceux qui s'agenouillaient au pied du lac salé.

Cette histoire on ne me l'a pas racontée, je l'ai lue. Pourtant, père s'obstinait à ne pas y croire. Il m'interdisait même d'en parler, me mettant en garde contre les différentes formes de blasphèmes communs que nous étions tous sujets à provoquer, par ignorance ou par imprudence.

Il racontait d'autres histoires dans lesquelles les animaux étaient chassés non pas pour leur esprit mais pour leur chair, les femmes convoitées non pour leur sexe mais pour leur apparence, et les enfants traumatisés non pas par le Soleil, mais par la Lune.

Fatigué par ces souvenirs impérissables et bercé par une légère houle nocturne, je m'endormis doucement sans conscience.

## 2.

Le lendemain matin, à mon réveil, je fus surpris de constater que des dieux somnambules avaient dû jouer aux dés en réponse à ma blessure, ou à ce qu'ils avaient pris pour une transe : oublié de mes parents qui crurent probablement que j'avais été emmené à la retraite scolaire comme chaque jour, je m'étais retrouvé seul à la maison, libre de choisir mes pensées et mes agissements diurnes.

Leur oubli me plongea dans une eau nouvelle, à la fois terriblement belle et froide. L'esprit de la Terre ne m'avait pas quitté, j'aspirais toujours à sonder l'immensité des plaines astrales, impossibles, lointaines. Mais je n'étais plus enclin au ressentiment : j'avais envie d'essayer.

Un petit cri métallique m'alarma. Quelqu'un sonna à la porte. Je craignis que mon père ne soit revenu, conscient de son oubli, fracassant mes rêves d'exil provisoire. J'hésitai entre aller ouvrir sans retenir le bruit de mes pas, en toute innocence, ou bien feinter l'absence, au risque d'être reconnu coupable.

Le cœur encore battant du cri métallique, je me raisonnai : mon père n'aurait pas sonné, c'est idiot. Je choisis donc le silence, tout en m'approchant à pas fuyants vers l'entrée de la maison, espérant ainsi démasquer de loin l'identité de l'individu, et la raison de sa venue.

Vaguement rassuré par ce raisonnement, j'arrivai à quelques pas de la porte. J'aperçus alors à travers la vitre sablée l'ombre d'un chapeau orné de plumes. Je reconnus la silhouette de notre voisine, qui flottait dans sa vieille redingote au col immensément plat.

Immédiatement, je fus soulagé de ne pas avoir à lui ouvrir ; auquel cas j'aurais dû chercher d'infinies réponses à ses questions qui n'en attendent pas, changeant de ton sans logique et hors de propos, laissant son habituel regard inquisiteur se promener, jouant de l'inquiétude et de la bienveillance comme un chat avec sa propre queue.

Croyant à l'absence généralisée de la maison, elle glissa un paquet sous la porte puis s'en alla sous le miaulement appuyé et plaintif de son gros matou à rayures.

Je me penchai pour récupérer l'enveloppe immaculée : ni destinataire ni expéditeur. Dépliant la feuille de papier glissée à l'intérieur, j'y découvris un galimatias de caractères griffonnés à l'encre noire qui me conduisit de prime abord sur la piste d'une langue étrangère. Mais à y regarder de plus près, j'y repérai plus simplement les signes d'une calligraphie où les mots s'entremêlaient nerveusement. Je me mis donc à déchiffrer ce qu'était devenu des symboles du passé :

"Tu n'es pas sans savoir que les ruines d'un temple abandonné finissent toujours par brûler. Ta prière est venue se glisser dans mon oreille hier, portée par le vent de l'oubli. Si tu veux vraiment te délivrer de la malédiction des anciens, tu dois réapprendre à écouter les chamans. Explore la ville à la recherche de ton étoile et déchire le voile originaire qui te sépare de la Lune. Bonne chance."



### 3.

L'espoir et la crainte se mêlaient confusément et sans objet dans mon esprit. Je bouillonnais, angoissé par l'idée de profiter de cet involontaire abandon de la part de mes parents, mais aussi terriblement excité par celle de m'aventurer enfin à l'extérieur - ce qui m'était formellement interdit. Je sentais bien qu'il fallait que j'écoute l'auteur de cette lettre, pressentant que celui-ci ne m'était pas aussi étranger que la forme de ses mots.

Finalement, je me convainquis qu'avec un peu de chance, je serais rentré avant le retour de mes parents qui ne s'apercevraient de rien, et me décidai à préparer mon voyage.

Je remontai en trombe l'escalier pour sortir la grande carte du placard ; laissant la couette de côté, j'étais la carte sur le lit encore défait et me mis à examiner le plan de la ville. Je me concentrai afin de me remémorer le plus de détails.

Notre ville est séparée en deux grands quartiers par la rivière : Ouest et Est. Cependant, la ligne de démarcation qu'elle trace entre ces deux quartiers n'est pas toujours stable. Cela dépend des jours et du courant. Néanmoins, le plus souvent, le cœur de la ville est coupé à un angle de 20 ou 30 degrés, formant deux demi-lunes à peu près égales.

La moitié Sud du quartier Ouest s'étend de chez nous, jusqu'à la grande place où brille en permanence une fontaine resplendissante d'or, survolée par des oiseaux aux couleurs claires et toujours chantants.

Puis, si l'on remonte vers le Nord, en passant par la route aux Écubruns, on arrive à la fameuse place Jean Étienne Dur, ancien caporal de l'armée nationale qui avait jadis repoussé l'invasion barbare à l'autre bout de nos frontières.

Le plan de secours de Jean Étienne Dur consistait à l'époque en une mise à l'épreuve rudimentaire de toutes les couches sociales, menant un combat acharné contre les réfractaires et les résistants. Des centaines de morts avaient ainsi été sacrifiés pour sauver notre histoire ; mais finalement, il fut le seul à briller du sang de la mort. C'est mon père qui m'avait raconté cette histoire et je suis fier de la connaître aujourd'hui. Sans ce chef d'armée nous ne serions plus là.

Passé la place Jean Étienne Dur située au Nord de notre quartier, empruntant le pont qui surplombe la rivière, on entre dans le quartier Est.

Une rue très longue poursuivant la rive fissure en deux la demi-lune en sa longueur. C'est une rue assez calme, peu empruntée malgré sa taille. Le soleil y semble toujours proche de notre tête, même lorsque le temps y est couvert ou lorsqu'il pleut. Quelques marchands s'y disputent gentiment et abordent rarement les passants. Cependant, si vous leur parlez, ils s'avèrent charmants et très bien disposés. À partir de cette artère principale se déploient de nombreuses petites ramifications que je n'ai jamais empruntées. À vrai dire, je ne suis quasiment jamais allé dans le quartier Est : seulement une ou deux fois avec mon père pour acheter des fournitures et du matériel alimentaire.

Sur la carte, le dessin est assez clair : hormis la grande rue et ses ruelles inconnues, un petit bois couvre tout le bord de la ville le long de la frontière Est et s'étire du Nord jusqu'au Sud.

Enfin, notre ville n'étant pas très grande, à l'extrémité Sud du quartier Est, après le bois, une petite plage s'ouvre sur l'océan. Le pont traversant la rivière se trouvant tout au Nord, et le trajet menant à cette plage épousant un cercle quasiment entier, faisaient de ce point assez proche géographiquement le plus éloigné en réalité.

#### 4.

Je préparai soigneusement mon excursion, emportant carte, nourriture, montre, boussole, quelques billets que je glissai dans mon portefeuille, mon livre sur les Indiens... et ma casquette. Je fouillai au fond d'un vieux jean troué à la recherche du dernier ticket de bus qu'il devait me rester, prévoyant d'en racheter un pour le retour.

En ce jour sacré, j'allais enfin voir ce que voit le Soleil. Mes nerfs s'agitaient à l'idée de cette liberté promise. Mais comment trouver cette fameuse étoile ? Par où commencer ?

Je n'avais jamais traversé la rivière par moi-même, et je voulais voir l'eau couler sous mes pieds. Je choisis donc le pont unissant les deux quartiers de la ville comme première escale.

À quelques pâtés de maison, vers 11h, j'attendais le bus à la station la plus proche, celui qui traverse tout le quartier Ouest jusqu'au Nord, passant également par ce fameux pont. Je m'arrêterai juste avant ce dernier.

L'atmosphère environnante respirait l'apaisement : des enclos de verdure plus ou moins stricts longeaient à perte de vue la ruelle de résidences soigneusement alignées. Une monotonie presque enivrante s'échappait d'un long silence d'homme. Le ciel dégageait quelques filaments nuageux, dont certains s'enroulaient en petits cocons de lait tandis que d'autres s'étiraient vers l'éternité.

Une vieille dame attendait près de moi à la station, ridée et maigre comme un vieux saucisson, fixant d'un air digne et déterminé un point fixe qui m'échappait. Elle portait son parapluie d'une mode passée comme une canne, et affichait une telle raideur que je me surpris à douter de son existence.

J'aperçus le bus tourner à l'horizon de la ruelle. L'irréfutable mouvement de sa mécanique s'opposait bruyamment à l'atmosphère dogmatiquement morne dans laquelle nous baignions la vieille et moi. Un mariage étonnant en résulta, provoquant un contraste riche et rassurant dans ma poitrine.

Arrivées à notre niveau, les portes du bus s'ouvrirent dans une expiration brusque et fatiguée. La casquette du chauffeur ne se tourna pas en notre direction, restant fixe et droite comme un soldat. La vieille débuta l'escalade la première, se hissant d'une main et poussant le sol de son parapluie antique.

Une fois au sommet, alors qu'elle réclamait un ticket au chauffeur dont la tête ne bougeait toujours pas, j'en profitai pour grimper à mon tour et composer mon seul ticket dans la machine prévue à cet effet. Je récupérai mon billet fraîchement numéroté et partis m'asseoir près de la vitre.



Le bus démarra. J'en avais pour une vingtaine de minutes à peu près, le temps d'arriver au pont. Hypnotisé par l'infini défilé de maisons bordées d'espaces verts, je m'assoupis dans le ciel et son horizon nuageux.

## 5.

"TERMINUS ! Tout le monde descend."  
Nous étions arrivés au pont. Je vérifiai sur le plan, il ne s'agissait pourtant pas du terminus : le bus aurait dû continuer sa route vers le quartier Est.

Pendant que le chauffeur patientait, toujours stoïque, les quelques voyageurs descendirent sans broncher, nullement perturbés par la brutalité de l'annonce.

Une fois mes membres inférieurs ancrés à nouveau dans le sol, j'aperçus non loin de moi le fameux pont : entièrement en bois, il semblait destiné à une traversée uniquement piétonne.

Mais pourquoi le plan du bus indiquait-il le contraire dans ce cas ?

Je cessai d'y penser pour me diriger chaudement vers ma première conquête : le pont. Le Soleil brillait durement, enrobant de sa toute-puissance ronde et lumineuse les passants insoucients qui bourdonnaient le printemps de cette journée.

Sillonnant un nuage de bruissants bavardages et de petits cris chantants, j'atteignis enfin la passerelle de bois. Je me mis à admirer sereinement des yeux et des doigts le noble matériau aux couleurs de chêne brûlé, caressant ses rainures circulaires de chocolat, me laissant un court instant ensorcelé par leurs reflets cuivrés.

Au milieu du jour éternel et criant de soleil, je laissai le dieu de la lumière réveiller de vieilles étincelles dans le ciel de mes iris et, penché contre la rambarde, mes yeux quittèrent le pont pour aller se noyer aux côtés des fleurs de cerisiers, dans le lent torrent de ma mémoire. Dans ces moments-là, je sens mon cœur s'épancher secrètement, heureux de reconquérir une attraction chérie.

Mais soudain, les pores de ma pensée se resserrèrent et un frisson me glaça l'échine, laissant deux petites billes transparentes mouiller le coin de mes yeux. Me serais-je noyé dans ma mémoire ?

- Hey ! J'vous cause ! Pouvez m'aider à lire ce truc s'ioux plaît ?

Recouvert d'un imper usé et jauni, un type au dos courbé s'adressait à moi en me tendant un vieux papier chiffonné. Tandis que j'entendais l'écho de sa question résonner, mon attention ne parvenait pas à se détacher de son apparence. Enfin, les formes et les couleurs reprirent péniblement leur place dans mon esprit.

L'inconnu était vêtu d'un ciré jaune couronné d'un méchant surôit. Il n'avait pas de bosse mais se tenait voûté comme s'il craignait qu'on ne l'attaque brusquement par derrière. Sa petite taille, son nez rougeaud et son œil fuyant semblaient plein d'une énergie crispée. Je m'efforçai de quitter son visage pour fixer le bout de papier qu'il me tendait.

- C'est illisible, je suis désolé... Ah non, attendez... Je crois que je reconnais ces symboles... Ils sont dans mon livre !

Alors que je m'apprêtais à fouiller dans mon sac, excité par un tel hasard, je sentis une bourrasque souffler sur mon flanc. Suspendant sans attente toutes mes intentions, je virevoltai, apercevant du coin de l'œil mon livre, mon argent, ma casquette... ainsi que toutes les affaires contenues dans mon sac s'enfuir sur le dos de l'inconnu au ciré jaune.

Je sentis mon corps pivoter au-delà du bras d'écorce rond et chaud auprès duquel je m'étais assoupi plus tôt. À ce moment-là, il y eut une éclipse merveilleuse. Je regrette de n'avoir pu observer cette union du Soleil et de la Lune en toute conscience. Tout devint trop noir, trop vite.

## 6.

- Monsieur, Monsieur ?

Le froid et l'humidité parvinrent avec peine à mon imagination. L'eau coulait sur mes lèvres.

Une tête ronde aux yeux tirés avait pris place entre moi et les couleurs du ciel. Le visage au teint légèrement halé portait de petits plis réconfortants. Au sommet de cet astre provisoire, un ruban en tissu noué vers l'avant laissait échapper d'anciens cheveux noirs et fins.

- Vous ne devriez pas rester au Soleil sans rien sur la tête, jeune homme ! Le Soleil tape plus fort que c'que vous croyez.

Ma casquette ! pensai-je. "J'ai une casquette dans mon sac." Les mots sortaient de ma bouche comme une brise écrasée par la chaleur.

- Quel sac ?

Les paumes de mes mains poussèrent la terre, je me grandis avec peine de quelques centimètres et observai autour de moi : la petite dame avait dû demander de l'aide pour me traîner à l'ombre de ces quelques arbustes sauvages, à quelques mètres du pont.

- Il n'y avait pas de sac près de vous m'sieur. C'est sûrement le Soleil qui vous joue des tours.

Je revis l'image de mon sac s'enfuyant sur le dos du type en ciré jaune. Je n'avais apparemment pas été renversé dans la rivière comme il m'avait semblé, mais seulement cogné contre la rambarde ; alors je m'étais évanoui, pensant assister à une éclipse.

- Voulez-vous que j'appelle vos parents ? Ma maison n'est qu'à quelques rues d'ici, il faut prendre par là et ensuite tourner...

- Non non, merci, ça ira. Je me sens beaucoup mieux. Puis-je boire à nouveau de votre eau ?

- Oui bien sûr.

Une fois réhydraté, je pris rapidement congé de la bienveillante mamie, m'efforçant péniblement à une politesse invisible par crainte d'éveiller ses soupçons. D'un air naturel, je pris ensuite le chemin qui mène au quartier Est, en évitant de me retourner.

Je n'avais plus de casquette ni pour la pluie, ni pour le Soleil. Il me fallait d'ailleurs suivre le conseil de la vieille dame et être plus attentif aux insulations, car j'avais sûrement dû être très affaibli pour m'évanouir si facilement.

Mais ce qui m'inquiétait davantage était d'avoir perdu de quoi payer le billet de retour, et de quoi me nourrir... Il était bientôt 14h, et je n'avais rien mangé depuis mon départ - j'avais trop faim pour penser au livre, perdu lui aussi, et dont les symboles m'étaient revenus face au mystérieux voleur.

Je me dirigeai donc vers le quartier Est, espérant trouver dans la rue marchande, non loin de là, de quoi m'alimenter, en échange de quelque service ou travail.



## 7.

L'allée de tout petits cailloux couvrait un lit interminable de sable dur et froid, n'en finissant pas de poursuivre une épopée silencieuse et secrète de bouleaux à la chaîne. Les arbres aux couleurs éternelles de cendre et de charbon séparaient la sinueuse artère d'un vaste espace inexploré, gonflé d'excroissances boisées et dont les vertes oreilles interdisaient l'accès.

J'avançais depuis un long moment sur le chemin bordé de taillis qui m'apparaissaient étonnamment similaires. Alors que la faim serrait mon estomac à des intervalles de plus en plus courts, de lointains échos vinrent ranimer ma délirante avancée.

L'essaim sonore se fit tout à coup plus réel, lorsqu'au détour d'un virage, je me trouvai face à un gigantesque portail rouge feu, pointé d'une simple pancarte sur laquelle je pus lire : "quartier de Toluka". Ce devait être le nom qu'avait pris le secteur de la rue marchande.

Après ma longue marche déserte, je pénétrai enfin dans le quartier Est renommé Toluka. Au milieu d'une surprenante cohue, la vie débordait d'un véritable fleuve humain, unissant les effluves âcres et boisées aux odeurs de miel, de piment, de fruits mûrs et de viandes salées. Au sein de ce brouhaha aux incessants flux et reflux, mon cœur se mit à battre de nouveau.

Tour à tour aspiré puis bousculé, je m'infiltrai malgré moi au sein de ce vacarme ambulante, chavirant au gré d'une houle poussée par des désirs inconscients. Le riche excès de sève qui sur le sentier, m'avait été défendu, semblait maintenant vibrer dans chaque éclat de voix, rayonner à la surface de chaque étal.

"5 kg mes oranges ! 5 kg !". "Paprika ! Paprika juste aujourd'hui ! pour 200g, un choix d'épices aussi varié que les couleurs de la nature". "Les fruits du Soleil ! Venez goûter les fruits du Soleil ! Tenez jeune homme, goûtez !"

Un marchand à grosse moustache me tendit un fruit gorgé de lumière à la surface joyeusement colorée. Je l'amenai à ma bouche sans plus de prières, et croquai amoureusement une pulpe qui s'avéra généreusement nourricière.

Je n'en revins pas de découvrir tant de vendeurs et d'acheteurs dans cette rue que je croyais dépeuplée, tout comme je n'avais absolument pas remarqué, à l'échelle de ma carte ce matin, la longueur de la route qui y menait. Toutes ces ombres logiques flottaient en arrière-plan de mes pensées, occupées, quant à elles, à dévorer l'offrande du marchand.

- Alors petit, ça te plaît ? Normal ! Ce sont les fruits du Soleil. En veux-tu d'autres ? J'en ai de toutes formes et de toutes couleurs, et tous ont le goût de la lumière nacrée.

- Non merci. Votre fruit est très bon et je m'en régale. Mais malheureusement je n'ai pas de quoi le payer. On m'a volé mon argent et...

- Payer ? Mais voyons, tout est gratuit ici, fils ! Tu ne peux pas payer pour obtenir ces fruits, même si tu le voulais ! Tous ces gens que tu vois ont parcouru une bien longue route pour arriver jusqu'ici. Nous-même, marchands, n'appartenons pas à Toluka. Si tu veux des fruits, prends-les ! Tout ce que tu dois offrir en échange, pour chacun d'entre eux, c'est une prière. Mais elle doit être impérativement adressée avant la tombée de la nuit, au pied de l'un des nombreux sanctuaires disséminés dans l'enceinte du massif d'arbres qui ceinture la bordure Est de la ville. Pour y entrer, tu dois d'abord poursuivre ta route vers le Sud.

Je ne compris pas grand chose à ce qui me sembla être un mélange d'expressions locales et de coutumes bizarres, mais j'acquiesçai poliment avec gratitude, tout à fait réjoui de pouvoir me délester de l'angoisse de la faim.

Dès que le marchand vit la lumière briller dans mes yeux, il ne s'occupa plus de moi et se mit - de nouveau - à crier vers le ciel la fortune sucrée des dieux.

Je fus vite rassasié par le nectar doux et frais de quelques fruits. Fortifié par la magie de leur chair aux couleurs de bonbons rouges, roses et orangés, j'étais prêt à poursuivre mon chemin. Je me dirigeai donc vers le Sud du quartier Est, là où le marchand m'avait indiqué l'entrée du sous-bois, à la recherche d'une étoile inconnue, d'un billet de retour, et de quelques généreuses divinités à remercier.

## 8.

Je m'éloignais de plus en plus de chez moi. Non pas tant géographiquement, puisque ma maison se trouvait au Sud du quartier Ouest, mais plutôt d'un point de vue pratique, puisque le seul lien qui unissait les deux demi-lunes de notre ville était le pont, situé tout au Nord, dont l'image me semblait de plus en plus lointaine.

Je vérifiai à ma montre : il n'était pas tout à fait 15h. Peut-être n'éluciderai-je pas le mystère de la lettre reçue ce matin, mais il me fallait tout au moins réaliser les prières promises avant de chercher un moyen de retour. Non seulement je n'avais toujours pas l'argent pour acheter un billet, mais en plus je m'imaginai difficilement refaire le trajet en sens inverse. Non pas tant par manque d'énergie - je me sentais étonnamment en forme, mais plutôt par l'étrange et caverneuse impression que la distance parcourue aurait tout à coup doublé voire triplé si je rebroussais chemin, et que le temps m'aurait alors irrémédiablement manqué.

Ces craintes pourtant bien fondées dans mon imagination ne parvenaient pas à stopper ni même à ralentir mon avancée. Bien au contraire : les désirs confus de réécriture et l'espoir douceâtre d'une issue immatérielle me poussaient davantage vers l'avant.

J'allais quitter le quartier de Toluka, quand face au portail menant vers le Sud, une jeune fille m'aborda. Au même moment, un croassement ébranla mon attention qui, sans conscience, fut happée par l'attente de ricochets sonores. Tandis que j'observai la surface du ciel qui demeurait lisse et immobile, hypnotisé par mon désir de conséquences, j'entendis avec un étonnement sourd mais délicieux les cris de l'animal au fond de mes entrailles.

- Pouvez-vous m'aider à nouer mes lacets s'il vous plaît ?

Des jambes longilignes et fluettes élevaient son visage à une hauteur que ses traits orphelins et vierges semblaient contredire. De longs cheveux raides et noirs tombaient comme une pluie d'automne sur ses épaules vallonnées. Une simple jupe surmontée d'un t-shirt habillait la jeune fille, mais aussi, et malgré la chaleur, un épais et doux manteau de fourrure qu'elle portait posé sur son dos comme une longue pelisse. Cette robe de longs poils brillants camouflait parfaitement la candeur et l'innocence de ses jeunes courbes, tout en réchauffant l'expression imperturbablement froide et fixe de ses yeux.

Tandis que je devais me diriger vers le Sud par la route principale, elle se tenait ainsi face à moi, à quelques pas seulement de la sortie du quartier marchand, au seuil d'une petite ramification qui semblait s'étirer à 90 degré directement vers l'Est.



Elle restait plantée là, comme un arbre dont les longues branches exhibaient l'entrée de l'allée biscornue, mais dont les racines, depuis longtemps enterrées, semblaient en barrer l'accès. Je ne sais pourquoi, mais je sentis mon épiderme bouleversé par un profond chagrin, et sans interroger davantage le bon sens, j'approchai ma tête vers le sol, compatissant et priant pour que l'adolescente créature fut libérée de la surface d'écorce qui figeait son enveloppe.

Pendant que j'exécutai son souhait brillant, nouant le fil de ses fins lacets en boucles nouvelles et fraîches, je sentis sous mes mains la couche superficielle de résidus végétaux se mettre à boire de nouveau. Lorsque je dépliai l'arc de mon dos, ramenant ma tête vers les étoiles, je vis alors le sourire d'une jeune prostituée libéré du poids d'inconsolables générations. Elle tendit sa main vers moi, tourna sur ses talons et m'invita à descendre à ses côtés le long du petit ruisseau de terre. J'acceptai, sans quitter des yeux ce sourire étrange.

## 9.

J'avais commencé à descendre la pente, hypnotisé par le charme de la jeune fille, mais l'inquiétude à l'égard du temps qui coulait et des actions qui me restaient encore à accomplir me suivait de près - un temps qui filerait sûrement aussi vite qu'une balle tombée à mes pieds dévalant d'un trait la ruelle où nous marchions - dans quel lieu cette fameuse balle aurait-elle échouée ?

- Tu sais, je ne peux pas te suivre longtemps, car je dois me dépêcher. Il faut que j'aille prier les dieux dans la forêt, puis que je retrouve rapidement mon chemin vers le bus.

Après un court silence, elle me répondit : "Et ton étoile ? L'as-tu trouvée ?"

- Mon étoile ? Comment le sais-tu ... ? Serait-ce toi alors ?

Elle ne répondit plus. Je n'osai pas insister, comprenant intuitivement que j'avais une chance d'avancer plus vite si je me laissai glisser au fond de son silence. Malheureusement, fort de cette conviction, des milliers de choses vinrent troubler mon esprit : l'identité de la jeune fille, la nature de mon étoile, l'auteur de la lettre, le chemin pour revenir en arrière, le bus, le Soleil, la chaleur, les dieux à prier... Chacune de ces idées déboulait et rebondissait l'une contre l'autre dans un nid infernal.

Pendant ce temps, la jeune fille marchait paisiblement en me tenant la main, toujours souriante. Je concentrai toutes mes forces pour contrôler mes doutes, de peur de perturber sa chaleur, ou que sa douceur ne finisse par disparaître, mais je me rendis vite compte qu'il n'en était rien : elle semblait totalement détachée de mes pensées.

Alors, je me détendis, et soudain sa beauté m'éclaira. Je sentis s'ouvrir devant moi, avec une certaine angoisse, un espace infini. Heureusement, sa main me guidait. Après un long moment, elle se remit à parler.

- De quoi as-tu si peur ?

- Je ne sais pas. Je crois que c'était de ne jamais te trouver. Mais maintenant, c'est de te perdre à nouveau. Dis-moi, comment t'es-tu transformée en étoile ?

Elle ne répondit rien. J'essayai d'autres questions. "Vas-tu rester une jeune fille maintenant ? Ou redeviendras-tu un arbre ? Ou bien une étoile ?"

- Je ne resterai pas sous cette apparence. Je ne suis pas née encore.

Je ne compris pas bien sa réponse, mais mon cœur ne respirait plus qu'à moitié.

Le petit muret qui bordait le passage dessinait une ellipse qui filait à perte de vue. Sans que je ne m'en rende compte, nous avions déjà parcouru une sacrée distance le long de cette allée secondaire, on n'apercevait même plus la grande route du quartier marchand - comme on ne distinguait pas non plus l'issue du passage infléchi.

- Où allons-nous ? demandai-je. Voudras-tu m'accompagner pour que je prie les dieux ?

- Nous arrivons bientôt. Je te laisserai en bas du chemin, l'entrée de la forêt sera toute proche. Tu la trouveras sans difficulté.

En effet nous arrivâmes assez vite sur une petite place déserte. Les barrières de pierre et d'épineux avaient probablement habitués mes yeux au point que mes pupilles se retirèrent face à l'éclat du lieu. L'impression d'espace et de clarté me frappèrent.

La trajectoire que nous avions suivie nous avait menés plus au Sud que je ne le pensais car de là où nous étions, je vis la mer.

L'accès à la plage devait se faire à partir d'un point légèrement plus éloigné vers le Sud, probablement au bout de la route dégagée qui contournait paisiblement le flanc de la colline sur notre droite. À l'opposé de celle-ci - sur notre gauche - s'ouvrait l'entrée du sous-bois, dont les ramures aux épaisses couches de verdure m'avaient poursuivi. Enfin, plus près de nous, une ruelle tortueuse remontait abruptement en direction du Nord, comme un miroir à celle qui nous avait menée jusqu'ici.

## 10.

Je lâchai sa main pour avancer vers le bord de la place, face à la mer. Appuyé sur le balcon de pierre, j'observai l'horizon.

Je n'avais jamais remarqué que la ville entière était construite sur le toit d'une falaise ; sa dénivellation se faisait en deux étapes et cette terrasse mi-boisée, mi-bitumée, se situait à mi-hauteur.

Le chemin que nous avons pris devait être un précieux raccourci puisque la plage et le bois étaient maintenant tout proches.

La grande route du quartier marchand que je comptais suivre de prime abord se serait probablement révélée plus longue et fatigante ; peut-être même constituait-elle un dédale dont je ne me serais jamais sorti.

Je me tenais toujours face à l'horizon, dans un temps qui finalement avait réussi à se suspendre. Je me réjouissais d'avoir accepté cette entrée secrète et abandonnée, savourant mes récentes retrouvailles avec le sourire mal aimé de la jeune fille. Mais à peine y avais-je songé, que son image me brûla. Je me retournai aussitôt, plein d'inquiétants espoirs qui étreignaient péniblement mon estomac.

La jeune receleuse d'âme se tenait toujours au pied de la ruelle, devant moi. Elle n'avait pas bougé. Il me sembla même qu'elle s'était figée à nouveau, comme un arbre pleurant d'anciens destins abandonnés.

Je m'approchai, persuadé jusqu'au dernier pas qu'elle se ranimerait et que mon imagination cesserait de la cristalliser ainsi.

Arrivé à distance d'un souffle, j'observai son visage glacé, sa peau tantôt si claire devenue bleue. Et tandis que les empreintes de sa vie chauffaient encore la paume de ma main, je m'apprêtai à ressentir un tendre et désespéré frisson à la caresse du givre de ses joues.

Mais elle disparut, tout comme le Soleil lui-même, avalé par un sombre nuage. Le fil de mes pensées tombait nu à mes pieds, mes jambes ne répondaient plus au rythme de mon sang, le vent qui s'était levé balayait mon échine déserte, creusant mon être comme un lent et noir puits de terre. Je venais de la perdre, à nouveau.

Malgré cela, les divinités sylvestres n'avaient pas quitté mon esprit, et je me retournai sans volonté vers la forêt. Alors, devant l'océan bleu armé de récifs, en plein milieu du plateau rocailleux, je vis un jeune cerf élançant ses bois vers le dôme nuageux, jetant sa crinière comme la couronne d'une statue tout juste animée.

La jeune prostituée s'était-elle transformée en cerf ? À peine me posais-je l'inutile question, que de longues pattes finement sabotées déplacèrent le majestueux animal en direction des géants d'écorce ; bientôt, ceux-ci dissimulèrent la belle robe de fourrure étoilée, dont le balancement finit par sombrer dans l'ombre du fourré.



## 11.

Comme un aimant retenu trop longtemps, je me précipitai à mon tour vers l'ouverture boisée où dorment les divinités. Qu'espérais-je y trouver ? Je ne sais pas. Mon esprit n'avait plus la force de commander. Le vide qui m'avait tout d'abord paralysé puis envahi, dictait ses ordres à mon cœur, qui espérait encore pouvoir serrer contre lui la douce fourrure animale.

Mais une fois entré dans le refuge peuplé d'arbres centenaires et de terre humide, où le Soleil filtrait à peine, toute trace du cerf s'était éteinte. Malgré cette absence, l'enivrante beauté qui s'était emparée de moi ne m'avait pas totalement quitté : je la sentais partout autour de moi... elle s'était probablement de nouveau transformée, mais cette fois-ci, elle était invisible.

J'étais seul, mais c'est comme si l'âme de la forêt berçait mon cœur. J'acceptai finalement le destin de la jeune fille et du cerf, partant sur le chemin terreux à la recherche des autels sacrés pour y soulager enfin mes promesses.

Pour la première fois, je marchais sans ombre derrière moi ; le poids d'une trahison passée m'avait été retirée. Je me sentais dépouillé, nu, fragile.

Tandis que la beauté du lieu enveloppait mes forces, mon regard passait de plus en plus près des dernières branches haut placées de la voûte végétale. L'air entraît jusque dans mes poumons comme un ami intime, insufflant en moi sa confiance bienveillante.

Arrivé au premier autel de pierre, au bord du chemin, j'exécutai ma prière de remerciement pour le premier fruit offert par le marchand. "Merci pour ta chaleur et ta bonté. J'accepte ton œuvre en moi et me retire paisiblement". Puis je repris ma marche en profondeur.

Le Soleil se faisait de plus en plus rare, et l'épaisse couche de branchages entrelacés ne me permettait pas de deviner sa position dans le ciel - peut-être en fait n'était-il pas si tard que cela ?

J'arrivai assez vite au deuxième autel et présentai ma seconde prière ainsi : "Merci aux divinités de la forêt pour la tromperie de votre amour sucré qui éveilla en moi la force et l'envie de poursuivre ma route".

Ému par mes propres paroles qui jaillirent de moi comme l'affluent d'une source inconnue, je repris ma route en direction du troisième et dernier autel : monticule de pierre et d'acier sculpté face auquel je m'effondrai, à genoux, restant ainsi auprès du Dieu de la Terre.

## 12.

Une fois sorti de la forêt, sur la place où j'avais vu la jeune fille se glacer puis disparaître, le Soleil n'était plus aveuglant, il s'était coloré de rose, d'orange et de rouge. Mon regard se dirigea vers l'horizon bitumé qui contournait le flanc de la colline ; nul véhicule ne semblait pouvoir y accéder. Je me mis à marcher le long de ce large sentier qui descendait probablement vers la plage.

Face à moi, la ligne de démarcation s'étirait à mesure que mes pas cherchaient à la couvrir, dévoilant petit à petit le niveau de la mer qui se faisait de plus en plus haut. À un moment, creusée directement dans la roche de la falaise, je vis une alcôve minérale dessiner une sorte de renforcement sphérique, comme une toute petite grotte.

Pendant que j'observais la crevasse près de moi, les teintes ocres et aciers de la roche se voilèrent d'une lumière spectrale ; des couleurs d'or et d'argent rejaillirent de sa surface, mais je ne cessai d'avancer. Lorsque je finis par dépasser la crevasse, ce n'était plus la falaise qui faisait face au long virage, mais la mer. Je m'arrêtai. Face à la plage, je sentis quelques gouttes froides tomber sur mon visage. En levant les yeux j'aperçus un arc-en-ciel transparent d'où filtrait une eau pure et imperturbablement froide. Sans aucune hâte, je rebroussai chemin pour m'abriter dans la crevasse laissée quelques pas derrière moi. La pluie ne devait pas durer, car le ciel n'était pas couvert.

Une fois installé dans l'alcôve, les jambes pliées et tenues contre moi, je me sentis soudainement très fatigué. Je repensai à ce que j'avais vécu sans plus de crainte ni d'espoir ; sans trop savoir pourquoi, je ne pensais plus à la maison que j'avais quittée ce matin, ni à mes parents qui m'attendaient. Cela n'avait plus d'importance. Je m'endormis un instant, baigné par mes nouveaux souvenirs.

À mon réveil, le Soleil avait encore décliné. Je sortis du trou de la terre et me dirigeai à nouveau vers la plage. La mer brillait des couleurs de fruits mûrs renvoyées par le Soleil couchant. Les vaguelettes éclatantes de lumière se brisaient dans un léger ressac qui allait se fondre dans le sable.

Je m'approchai du rivage aux grains lumineux, où une multitude de coquilles éventrées et de petits galets endormis avaient échoué. Tandis que mes pieds enfonçaient leurs empreintes dans le sable humide, et que l'eau coulait entre mes orteils, une sensation frissonnante de vie parcourut toutes les veines de ma mémoire. Observant alors mes pieds de vieillard, ridés et marqués par le temps, j'étais heureux de les sentir enfin s'enfoncer de nouveau dans le sable mouillé.